

La traduction comme défi

Au lieu de « La traduction comme défi », on pourrait aussi bien dire « l'existence comme défi ». Gilbert Musy a connu une enfance difficile, toujours au bord de la catastrophe. Il lui en est resté une colère qu'il a transformée en humour et en engagement politique et social.

Quand il a quitté l'enseignement pour se consacrer à la traduction, dans les années 1980, la quarantaine venue, il avait déjà à son actif des travaux importants. En 1976, il a publié sa première traduction, *La Redresse* d'Arthur Honegger aux Editions d'en bas qui naissent la même année (et continuent quarante ans plus tard). Tout un programme : les éditions d'en bas, leur nom l'indique, veulent porter la parole de ceux qui ne peuvent et ne savent pas la prendre. Gilbert est un des co-fondateurs de cette coopérative, avec une équipe autour de Michel Glardon. L'auteur est un enfant illégitime, qui a travaillé comme valet de ferme et autres petits métiers avant de devenir journaliste et de militer au parti socialiste. Le titre déjà dénonce les méthodes éducatives qui redressent. Quand Musy écrit pour son compte, ce sont aussi des récits à visée sociale, *La Tangente*, *Le Point de Fuite*. Dans les nouvelles de *Le Plomb*, il relit l'épopée de *L'Or* de Cendrars du point de vue de la femme de Suter !

Gilbert Musy s'est probablement rendu compte qu'il ne serait jamais un grand écrivain et il a décidé de mettre son talent au service des autres. Il ne se contentait pas de traduire, il mettait aussi son énergie à faire connaître les œuvres et les auteurs. Matthias Zschokke, par exemple, pourrait en témoigner, lui dont Gilbert a traduit le premier livre, *Max*, et dont il a suivi la carrière théâtrale en Suisse romande.

Son premier grand succès, *La Vache*, de Beat Sterchi paraît en 1987. C'est un succès populaire et la découverte d'une langue. Un roman qu'on devrait relire aujourd'hui car on y perçoit les questions de rapport aux animaux qui nous préoccupent de plus en plus (et aux immigrés, pourrait-on ajouter). Traduire la langue de Sterchi, mâtinée de suisse-allemand, d'espagnol et de langage technique, c'était un vrai défi. C'est cela que Gilbert aimait dans la traduction, se colleter avec l'intraduisible en français des notes en bas de page. En 1991, il récidivera dans la veine populaire avec un autre grand succès, *Grosse et bête*, de Rosemarie Buri. Ses choix se situaient entre ces deux pôles : les ouvrages à visée sociale et ceux qui offrent une écriture qui résiste. L'idéal étant de réunir les deux !

Nous devons à Gilbert des découvertes importantes, elles figurent au catalogue de Zoé, des éditions d'en bas, de L'Aire, de Fayard pour quelques-unes. Je citerai Erica Pedretti, le fabuleux *Trocadero* d'Anna Johansen, et une de ses fiertés, le *Diabelli* de Hermann Burger, une prose virtuose, étouffante, qu'il a su rendre. C'est d'ailleurs cette année là que Gilbert a reçu un des premiers prix lémaniques de traduction. Il avouait avoir échoué face à *Flug* de Reto Häny, qu'il n'a jamais terminé. Il aimait et a suivi Jörg Steiner, Thomas Hürlimann pour leur regard sur la société et leur façon de le traduire. Ses traductions étaient nourries par une intense documentation, ceux qui l'ont fréquenté se souviennent de l'immense bibliothèque et de celle de sa femme Françoise, avec laquelle il était en dialogue perpétuel.

La préoccupation politique et sociale qui l'animait, il l'a aussi vécue dans le cadre de la vie locale, un temps, chez les Verts, et dans le cadre de sa profession, qui lui doit beaucoup. Indigné par les tarifs pratiqués par l'institution en Suisse, pays riche,

comparée à l'Angleterre par exemple, il a lutté pour un statut de la profession et une augmentation des tarifs

Et alors qu'il était déjà malade, il s'est démené pour établir un catalogue d'extraits des auteurs suisses traduits en anglais, pour les présenter, en vue de leur traduction, lors de la Foire de Francfort, l'année où la Suisse était invitée.

J'ajouterai pour terminer que lorsque Gilbert a appris que ses jours étaient comptés, il a pris sa mort comme un dernier défi, et il l'a mise en scène. Un film en témoigne, il a été réalisé par Matthias Zschokke et son frère Adrian.

Isabelle Ruf
Journaliste littéraire